

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[PARCOURS 1 - Consulter le corpus des recueils collectifs de poésies françaises du XVI^e siècle apparentés au *Trésor des joyeuses inventions*](#)[Collection](#)[ŒUVRE : Poésie facétieuse](#)[Collection](#)[Édition : 1559 - Poésie facétieuse - Rigaud](#)[Item](#)[\[1559_Poesiefac_Rigaud\]](#) 020 L'oeil abaissé sur face exténuée

[1559_Poesiefac_Rigaud] 020 L'oeil abaissé sur face exténuée

Présentation générale du poème

Titre de la pièce Douleur & Volupté.

Incipit non modernisé L'œil abaissé sur face exténuée

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Présentation de l'exemplaire

Formatin-16

Imprimeur-libraire Rigaud, Benoît

Date 1559

Lien vers la notice du catalogue de la bibliothèque où est conservé l'exemplaire <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb39333084b>

Type de numérisation Numérisation totale

Emplacement du poème

Rang dans le recueil n° 020

Foliotation B8r, B8v, C1r, C1v, C2r, C2v, C3r, C3v, C4r, C4v

Informations sur la notice

Contributeur(s) Réach-Ngô, Anne

Éditeur Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Image(s) : Source gallica.bnf.fr / BnF

Notice créée par [Équipe Joyeuses Inventions](#) Notice créée le 03/02/2018 Dernière

modification le 04/11/2021

Si hayr ie puis volontiers ie hayray,
 Si ie ne puis par contrainte aimeray:
 Le bœuf sont iouë n'ayme en aucune sorte,
 Et toutesfois ce que plus hayt il porte.
 Ie hay ce que ie veux, & si ne puis, n'estre,
 Ce que ie hay, O qu'il fache à porte:
 Chose qu'on à vouloir de reiecter,
 Quand on ne peut de son fait estre maistre.

Douleur & Volupté.

L Oeil abaissé sur face extenuée,
 Sur fron serain, pluuyeuse nuée,
 Et bouche vifue, vne parolle morte,
 Triste regard, qui mains ayfes comporte
 Le promener en penser consommé,
 Rude & hastif plus que l'aecoustumé,
 Telz apparens & autre accidens,
 De voz secretz rapporteurs euidens,
 M'auoient tenu certain de la douleur
 Que promettoit vostre passe couleur:
 Grande elle estoit mais ne fut que demye
 Quand ie la sçeu, car vous estes mamye:
 Et cōme est vray q̄ noz cœurs ne sont qu'un,
 Ainsi de nous bien & mal est commun.
 Si recepuez vn plaisir ie le sens,
 Si vous souffrez aucun mal, ie consens
 Qu'incontinent mon cœur en soit chargé
 De la moitié, & le vostre allegé.
 Ainsi faisant de vray amy deuoir,

Ie croy



Je croy le mal que vous pensez auoir,
 En verité estre de deux pars moindre,
 Que le malheur qu'en lettre voulez paindre
 Car si de ioye ensemble iouyffons,
 C'est bien raison que l'ennuy partiffons,
 Et de douleur esgallement partye,
 De voz deux pars la plus grande est sortie.
 Me l'escrivant, ie sçay ce qui tourmente,
 Et comme dueil diminue ou augmente,
 Tenez vous en sur moy toute asseurée,
 Que la douleur qui vous est demourée,
 N'est rien au pris de ce qu'elle eut esté,
 Si mon cœur n'eut le vostre supporté.
 Vous me direz ce que dire sçauetz,
 Quand au plaisir ou passetemps auez,
 Que le dernier par amour que vous eustes,
 Est le plus grand que iamais vous receustes,
 Semblablement quand peu de mal sentez,
 Non seulement vous en mescontentez,
 Et ne voulez, ny conseil, ny raison:
 Mais le mettez hors de comparaison.
 Il ne vous faut, ny l'un, ny l'autre croire:
 Car cela vient de recente memoire,
 Qui peut tromper en aise & en tourment
 De tout amant le deceu iugement,
 Et que tousiours le bien ou le mal pense,
 Tel en grandeur qu'il est en souuenance.
 Or soit l'escrit, que de larmes baignez
 Vray, & l'ennuy tout tel que le paignez,

Nul

Nul n
 Je le v
 En vo
 Que s
 En vo
 Les v
 On
 Avec
 En ce
 D'hor
 Que l
 Et leu
 L'une
 Estre
 Plein
 Se rec
 Et de
 Volu
 Vlant
 Qui r
 Leur
 Que
 Luy a
 Mais
 Et po
 Si for
 Qu'o
 La les
 Qu'er

re
Nul mal ne soit veu au vostre semblable,
Je le vous veux, prouuer plus consolable
En vostre endroit mis à l'extremité,
Que s'il estoit reduit à l'equité,
En vous montrant (selon coustume mienne)
Les veritez deffouz fable ancienne.

On dit qu'estant Iuppiter de loisir,
Auec l'œil tout voiant, sceut choisir
En ce bas lieu, deux dames impudentes,
D'horribles criz si hautement bruyantes,
Que l'epaisseur du ciel en fut fendue,
Et leur querelle en son trosne entendue.
L'une monstroït à sa melancolie
Estre douleur, parente de Follicie,
Pleines de pleurs & de parolles dures,
Se recentant de souffertes iniures,
Et de collere escumante irritée.
Volupré, l'autre estoit plus affectée
Vlant de cry tenant de mocquerie,
Qui redoubloit à Douleur sa furie.
Leur courroux fut tant crié & redit,
Que Iuppiter vers elles descendit.
Luy arriué chacune s'eslongna:
Mais toutes deux, par le poil empoigna,
Et pour vnir les furieuses bestes,
Si fort les feit entredonner des testes,
Qu'oncques depuis, de heurter ne cessèrent,
La les cheueux si bien s'entrelacerent,
Qu'encores sont meslees leurs racines,

C

Et des

Et des deux chefs les sommitez voisines:
Pour nous monstrier quand par iniure ou faute
Vne douleur se fait sentir si haute,
Que plus ne peut par nature monter,
Qu'il faut son cœur de constance dompter,
Luy promettant si bien peu sçait attendre,
Que son mal doit en volupté descendre.
Et comme aurons contrainct nostre vouloir
A endurer & ne se trop doulloir,
Semblablement la fable faut ouir,
Qui nous deffend de trop nous resjouir.
Quand au plus haut de volupté nous sommes,
Ces deux tirans sur la vie des hommes,
Toufiours ont eu & auront grand puissance
Il nous les faut vaincre de diligence,
D'industrieux & penible artifice,
En tous les deux est requis l'exercice,
Qui ne veut point en grand douleur tomber,
Ou y tombant iamaïs n'y succomber,
Essaier faut les peines douloureuses.
Les loix des Grecz saiges & vertueuses,
De deshonneur les ieunes accusoient,
Quand au travail ou douleur recusoient,
Et les parens qui leurs enfans aimoient,
A souffrir mal tous les accoustumoient,
Les passe temps entre eux n'estoient loïsibles
S'ilz ne sembloient dangereux ou penibles,
Et la raison de telle loy maistresse,
Estoit qu'ayant accoustumé ieunesse

A soust

A soustenir le trauail volontaire,
La rendoit forte & prompte au necessaire,
Si repoulser failloit ses ennemis,
Ou inhumer les corps de leurs amis:
Le long vsaige & dure accoustumance,
Armoient leur cœur de telle patience,
Que d'autre auoient & deux mesmes victoire.
Ce qu'il ne faut tenir à peu de gloire.
Laiſſons les Grecz venons à vous apprendre,
Ce qui vous peut victorieuse rendre,
De grand douleur, Car quand à la passer,
Penser la faut petite ou effacer.
Ie diz que quand les peines se presentent,
Bien que voz cœurs foibles s'en mescontentent
Que ne deuez pourtant les euter,
Mais prendre en ieu & voux exerciter,
Aiant regard aux pires aduentures,
Que le present vous fait iuger futures.
Quand vn mary qui d'ennuier ne cesse,
S'en va dehors & liberté vous laiſſe,
Cest vn grand mal, mais si vous l'endurez,
Et vostre esprit en absence aſſeurez,
Ce que pensez malheur vous seruira:
Lors que d'huy pour iamais s'en ira,
Plus aiseement sa mort supporterez,
Ne point en pleurs le temps consommerez,
Qu'il faut donner sans ioye & sans tourment,
Au conducteur de vostre entendement,
Nous ne deuons pretendre en tous propos

Que d'acquiescer aux espritz repos.
Ce que ferions si ces deux passions,
Subtillement vaincre nous efforcions.
Quant à douleur, ce que j'ay dit suffise,
Si nous craignons que volupté destruisse
Le bon de nous & le plus precieux,
Vaincre nous faut Cupido l'ocieux,
Par vn louable & plaissant exercice,
Suyuant plustost nature que malice:
De volupté la plus grand passion,
Est de l'amour la perturbation,
Afin qu'un cœur en soit vainqueur & maistre,
Il faut sa fin & ses moyens cognoistre,
Si n'en auez entiere cognoissance.
Sachez de moy qu'on le painct en enfance
Plein de douceur, & fier en la vieillesse,
Et que du traict premier qui nous adresse,
Viennent soulas, enuies, & desirs
Souffrant baisers, approches, & plaisirs,
Que ne devez à l'amy refuser:
Mais prendre en ieu non pour en abuser,
Ne pour le temps en ioye consommer,
Ains seulement pour vous acoustumer,
A trop d'amour iamais ne succomber.
Vn bon lutteur se laisse bien tomber
Aucunefois, souz moins puissant que luy,
Pour esprouver que peut faire celuy,
Contre lequel pour l'honneur faut combattre,
S'il luy aduient fortune de l'abatre.

Faisons qu'amour de noz plaisirs aucteur,
En son ieune aage apprend d'estre luteur.
Vaut il pas mieux avec luy lutter,
Et la douceur de l'enfance gouster,
Quand l'abattu ne peut tomber de haut,
Que de se mettre en danger d'un grand saut?
Qu'il donneroit sa vieillesse venue,
A qui seroit la ruse non cogneue.
Cest abbateur toutesfois que ie dy,
Combien qu'il soit fier, viellard estourdy,
Si n'est il pas rapporteur de malaise
Impossible est que grand plaisir desplaise,
On le dit fier pour faire à telle entendre,
Qui se voudra contre l'amour deffendre,
Et qui n'aura son cœur exercité,
Ains les efforts de ieunesse euité,
Que ce vieillard en meur aage viendra,
Ou tellement l'inexperté prandra,
Que l'esprit qui est la part meilleure,
Et qui en nous pour gouverner demeure,
D'aïse surpris & trouble seruira.
La volupté qui depuis conduira,
Ses actions sans aucun iugement,
Il en aduient aux amis autrement:
S'ilz ont suiuy l'amoureux exercice,
En eux se garde vne grande iustice,
Ce qu'appartient à vn chacun ilz rendent.
A Dieu l'esprit, & pource qu'ilz entendent,
Que le corps n'est que terre en chair reduite

Donnent au corps d'amy qui le merite.
Rien ne leur peut trop amour desguiser,
Suiuant le bien, & ce qu'il faut priser,
Et d'autant plus que l'esprit repose,
Nommer heureux en malheur ie les ose,
Pour acquerir le repoz que ie loue.
Faut qu'un chacun de volupté se ioüe.
Puis que l'homme est nommé le ieu des dieux
Iouer se doit à ieu non odieux,
A son faëteur qui voit comme il doit estre,
Aymé sur tous & recogneu pour maistre,
Ce que iamais de celuy ne feroit,
Qui en amour ne s'exerciteroit:
Car n'aimant rien on vient à tant greuer,
Qu'on ne veut Dieu que l'amour estimer.
Ne point du tout ou trop aymer est vice,
Mais s'en iouer & prendre en exercice,
Ce sont vertuz & mediocritez,
Fuir ne faut que les extremitez.
Estre trop belle estre trop pour suiue,
De ses beautez engendrer trop d'enuie,
Nous auons veu qu'à plusieurs a peu nuire,
Helene grecque en sauroit trop que dire,
De vouloir trop estre aymee & heureuse,
Demander faut à Iuno la ialleuse,
Au temps passé ce qu'il luy en aduint,
Quand Iuppiter trop bon mary deuint,
Elle prenant à deshonneur & honte,
Qu'on tint si peu de sa richesse compte,

Sachant

Sachant assez, & ne se voulant taire,
Que son mary eut le bruit d'adultere.
Tous ses suspecions à Venus descourrit,
Et les secretz de son courage ouurit,
Laquelle ayant de telle amour pitié,
Laisant à part la vieille inimitié,
La repara de sa chere sainture
Ou mainte grace estoit en pourtraicture:
Lors Iuppiter qui point ne s'en doutoit,
Et qui Iuno comme femme traitoit,
Venant des lieux dont il estoit mescreu,
De retourner satisfait & recreu.
Luy arriué la rencontra si belle,
En si bon point si peu semblant à elle,
Que sans penser au terrestre plaisir,
Y accourut en si pressé desir,
Que la baisant & voulant s'aduancer,
Paracheua deuant que commencer,
Et laissa cheoir la liqueur de Venus,
Dont les fleurs sont en noz iardins venus.
Le demourant vous pourroit offencer,
Je vous lairray tant seulement penser,
Si volupté fut proche de douleur,
Ou si Iuno changea point de couleur,
Quand au prin temps les fleurs se presentoient,
Qui au despens d'elle faites estoient:
Ou s'elle fut sur la terre enuieuse,
Qui eut receu graine si fructueuse.
Que si la prune en amour consommee,

Au parauant se fut acoustumee,
 A peu de dueil & peu de volupté,
 La fable au ciel d'elle n'eut pas esté,
 Telle qu'elle est faite d'acoustumance,
 La fit tomber en si grand ignorance,
 Que presumant par beauté empruntée,
 De Iupiter estre la mieux traitée.
 Et desirant plus qu'il ne luy failloit,
 Perdit le bien du trop qu'elle vouloit.
 Par cest exemple, ô amie euitiez
 Telle ignorance, & vous exercez,

Rondeaux.

En me taisant mon mal ie dis assez,
 Chere esgaree, veux de plourer lassez:
 Tout amoly de souspirs que ie iette,
 Monstrant au doit le coup de la sagette,
 Qui tous plaisirs a de mon cœur chassiez.
 Ma plaie est griesue & vous la cognoissez,
 Et toutesfois sans secours me laissez,
 Rendre à la mort vne ame à vous subiette.

En me taisant.

S'en mes tourmens vostre aise pourchassez,
 Viennent se ioinde aux presens les passez,
 Vostre plaisir sans riens plus ie souhaite,
 Ce seroit ce œuvre beaucoup mieux faite,
 Guérir les maux que pource ay amassez.

En me taisant.

Rond